

FEUILLETON DE L'ABEILLE

LE FILS DU NAUFRAGEUR

PAR GUSTAVE LE ROUGE

Evidemment, dit-elle, la situation à Paris, est très dure, dans les conditions où vous vous trouvez. Mais il ne faut parfois qu'une bonne chance pour sortir d'affaire; et si cela ne dépend que de moi, je vous promets que cette bonne chance, vous la rencontrerez. Je vais m'employer de tout mon cœur à vous caser et nous verrons bien.

—Svivan Bréchal les encourageait. —M. Mais il avait d'autres projets, à l'endroit des dames Juisüking. —Laissez faire, disait-il avec de petites mines rusées. Patientez. Le temps et la patience arrangent bien des choses.

Il ne voulait pas en dire plus long. Mais avec une attitude de policier émérite, il se faisait expliquer par Hertha ou par sa mère toutes les circonstances qui pouvaient l'aider dans la tâche, en apparence impossible qu'il s'était donnée, de retrouver la fortune engloutie.

Les dix jours étaient écoulés. Le moment du départ était venu pour les Bréchal, rappelés à Paris pour la représentation d'une pièce nouvelle.

Comme ils devaient partir de grand matin, ils consacrèrent leur dernière soirée aux dames Juisüking. Tout le monde était triste ce soir-là.

Léonide, vraiment peiné de laisser ses amis presque dans la détresse, et n'osant leur offrir de les aider d'une façon personnelle, gardait un silence plus tragique encore que de coutume.

Raymond souffrait de voir que le temps passait sans que l'enquête avançât. Bréchal, en somme, n'avait rien débrouillé, et s'était contenté de faire des promesses qui retardaient encore la découverte de la vérité.

Seul l'acteur était presque gai. Mais il sentait que ses plaisanteries ne portaient pas.

A la fin de la soirée, il pria Mme Juisüking de lui communiquer les numéros des actions qui avaient péri dans le naufrage. —Je ne puis rien vous promettre de bien certain, dit-il; mais il se peut que la publication de ces numéros, publication dont je vais m'occuper, amène pour vous de bons résultats.

Le lendemain, les Bréchal étaient repartis, et l'existence monotone des habitants de Plenkner avait repris son cours habituel.

IX LA DEMANDE

Le printemps coulait à sa fin. Au haut de la colline de Plenkner, les maigres moissons d'orge et de seigle commençaient à mûrir.

Les pompiers et les pruniers avaient déjà perdu leurs fleurs. Les processions du Saint-Sacrement et la bénédiction des barques de pêche avaient eu lieu.

L'été allait venir dans quelques jours. Aucun fait nouveau n'était venu modifier la situation de Raymond et des dames Juisüking.

Bréchal, sans doute trop occupé, n'avait pas écrit. Le parc et le manoir des Chouard-dec, transformé par un assidu travail, prenait de plus en plus un physionomie coquette de petit château.

Le bois mort enlevé, les broussailles défrichées, les allées sablées de gravier donnaient à la propriété un aspect de prospérité et la joie.

Par degrés, grâce à une ligne de conduite patiemment suivie, le vieillard d'épaves et son fils arrivaient à la respectabilité.

Il était facile de prévoir que, dans quelques années, ce seraient des personnages avec qui il faudrait compter.

Petit à petit, Anatole, et le père Chouard-dec lui-même, étaient devenus moins familiers avec les gens du pays.

—Ils ne mettaient plus les pieds à l'auberge du village, et s'informaient d'un air protecteur de la santé des gens et du succès de la pêche.

On succédait à les considérer. Raymond, qui se rendait compte de leurs progrès dans l'opinion, avait de plus le sentiment d'une dévotion.

Depuis le départ de Sylvain et de Léonide, il sentait plus que jamais combien il était, en comparaison de ses adversaires, seul et désarmé.

Il prévoyait qu'un jour ou l'autre, les Chouard-dec, dont il connaissait la haine à son endroit, l'obligerait à quitter Plenkner, à se séparer des enfants qu'il avait instruits et du mélancolique paysage auquel il s'était attaché.

Il eut pris sa peine en patience s'il avait été seul à souffrir. Mais il ressentait, aussi vivement qu'elles-mêmes, les ennuis des dames Juisüking, dont il entrevoyait l'avenir sous les plus navrantes couleurs.

—Elles sont trop nobles, se disait-il.

CUNARD-ANCHOR logo and text: Les plus rapides et plus sûres paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Etc.

Il quelquefois, pour être jamais heurtes. Ce sont des âmes trop hautes pour s'adonner aux petites intrigues, et mettre en œuvre les petites habiletés qui font le succès de tant de gens. Quand elles auront épuisé leurs dernières ressources, elles se laisseront mourir plutôt que d'implorer l'assistance de personne.

Et son imagination exaspérée se représentait, par un matin d'hiver, d'un de ces cruels hivers qui couvraient la lande de neige, et faisaient grandir la tempête autour des récifs, les dames Juisüking, mortes toutes les deux dans leur maisonnette, près de la lampe éteinte et de l'âtre désert.

Raymond, à cette pensée, avait de véritables accès de fureur contre les Chouard-dec. Il les détestait maintenant, au point d'envisager avec plaisir l'idée de leur mort.

Il était devenu de plus en plus assidu auprès de Hertha et de sa mère. Maintenant il ne passait pas un soir sans se rendre à la maison du Calvaire.

Il retrouvait, dans ce paisible intérieur, toutes les joies de la famille. Il avait sa place près du foyer, où la bouillotte chantonnait dans les cendres.

Il lisait, ou discutait avec Hertha; et il arrivait souvent que, sans s'être donné le mot, ils se trouvaient absolument du même avis sur telle œuvre de génie, sur tel fait de la science ou de la politique.

Un mois s'était écoulé de la sorte, dans le recueillement de cette existence toujours pareille, et dont l'uniformité ne paraissait point monotone, lorsque Bréchal donna de ses nouvelles.

Une lettre brève du comédien, dans laquelle il s'excusait de sa vie trop occupée, accompagnait un exemplaire d'un journal qui publiait les numéros des obligations perdues, précédés d'une courte note.

Raymond comprit, à la façon dont elle était rédigée, que Sylvain avait dû payer cette insertion. Il en eut plus d'estime pour le comédien, mais son découragement augmenta.

Ainsi donc, sans argent, tout était impossible, même de se faire rendre justice.

Et il en vint à penser que Sylvain s'était peut-être un peu vanté, et que dans leur tâche commune il devait, à Paris, se heurter à autant de difficultés que lui-même en rencontrait à Plenkner.

A quelques jours de là, une catastrophe acheva de l'abatre. L'inspecteur des écoles primaires vint faire, à Plenkner, sa tournée annuelle.

Après avoir interrogé les enfants—rapidement, car il avait cinq villages à visiter dans la même journée—il prit Raymond à part, et d'un ton autoritaire qu'appuyaient son embonpoint, sa calvitie et sa rosette violette.

—Monsieur, dit-il, l'administration supérieure de l'enseignement est très mécontente de vous.

—Mais, objecta poliment Raymond. —Monsieur, veuillez me laisser continuer jusqu'au bout, s'il vous plaît. L'administration supérieure, dis-je, est très mécontente de vous. Non pas que l'on ait à se plaindre de la manière dont vous distribuez l'instruction que vous êtes chargé de répartir à la jeunesse scolaire de Plenkner; mais nous avons, sur votre moralité, de très fâcheux renseignements.

—Ma moralité! s'écria Raymond, stupide d'enthousiasme. —Oui, monsieur, votre moralité. Il est avéré que vous passez la plupart de vos soirées chez des personnes d'une réputation plutôt douteuse, et qui habitent à l'extrémité du village, une maisonnette presque isolée.

—Les dames Juisüking! murmura Raymond indigné. —Vous voyez, monsieur, que je suis renseigné. Vous venez de nommer vous-même, ce que je n'eusse pas fait, par discrétion, les personnes que l'on vous reproche de fréquenter.

—Mais, monsieur, dit Raymond avec empressement, ces dames sont les plus honorables, les plus dignes! —Quelle chaleur vous mettez à les défendre! Il suffit, monsieur, tout ce que vous alléguiez ne pourrait que confirmer mes soupçons. Sachez que je n'ai pas à m'inquiéter du plus ou moins d'honorabilité des dames Juisüking, ainsi que vous les appelez. Il suffit que ce soient des dames seules, et que l'opinion publique soit en éveil à leur sujet, pour que vous vous absteniez désormais de vos visites.

—Monsieur l'inspecteur, dit Raymond qui avait repris son sang-froid, j'obéirai à vos injonctions. —Tenez-vous le pour dit. Ceci n'est qu'un premier avertissement. Une désobéissance nous ferait d'urgence, à votre égard, de mesures de rigueur.

—Au revoir, monsieur l'instituteur, dit l'inspecteur en répondant à son salut. Allez, et ne mettez pas en oubli que l'homme à qui incombe la mission sacrée de former l'esprit et le cœur des jeunes générations nationales, doit donner lui-même l'exemple de l'intégrité, de la bienveillance et de la moralité.

—Parce que, comme le dit excellemment le "New-York Herald," ils étaient inhumains.

Le mouvement de recrudescence du chômage qui s'était manifesté en Angleterre de septembre à octobre s'est poursuivi d'octobre à novembre. Au 9 décembre le nombre officiel des chômeurs s'établissait à 1,733,718, dont 1,412,372 hommes et 321,346 femmes. En novembre ce total ne dépassait pas 1,729,000, dont 1,332,000 hommes et 397,000 femmes. Le pourcentage des chômeurs se compare d'ailleurs de la façon suivante:

LE CHOMAGE S'ACCROIT EN ANGLETERRE

Table with 3 columns: Year (1919, 1920, 1921) and rows for months (Janvier, Février, etc.) showing unemployment numbers.

Le point le plus aigu de la crise a donc été atteint en juin dernier. Depuis, une amélioration sensible s'est révélée jusqu'à fin septembre, époque à laquelle le pourcentage des ouvriers sans travail ressortait à 14,8%, alors qu'il dépassait 23% trois mois avant. En octobre le mouvement de diminution s'arrête et à fin octobre le nombre des chômeurs est supérieur aux statistiques de fin septembre. Cette recrudescence de chômage se poursuit en novembre. D'autre part, d'après les statistiques partielles concernant le mois de décembre, il est à prévoir que le pourcentage des chômeurs à la fin du mois accusera une nouvelle augmentation sur le mois précédent.

LE PLUS GRAND VOL DE L'HUMANITE

De M. Louis Forest, dans "Le Matin". Un peu d'émotion chez les savants: on a, par confusion, cru que le mètre qui sert, pour l'univers entier, d'étalon fondamental du système métrique, celui d'après lequel tous les mètres sont construits, s'était raccourci. En réalité, il ne s'agissait que des étalons d'usage qui, fatigués par trente ans de service, ont diminué de 4/10 de millième de millimètre, c'est-à-dire de 4/10 de part. Les étalons de référence, ceux qui servent de base à la mesure, sont restés intacts.

Beaucoup de braves hommes, fort ignorants, ne comprennent point que des savants se soient amusés de 4/10 de micron. Le récit qui suit leur démontrera l'importance d'un événement qui leur paraît si petit. L'œuvre la plus admirable de la Révolution française a été la fixation du système métrique. Ce fut un grand moment que celui où fut décidé que le mètre serait la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre et où Delambre et Méchain partirent pour Mesuray, au milieu d'aventures inouïes, le mètre-type. Mais Delambre et Méchain se trompèrent dans leurs calculs. La dix-millionième partie du quart du méridien terrestre est plus grande que leur mètre de 0 m. 0002.

J'ai connu un doux maniaque qui partait de ce fait pour dénoncer le plus grand vol de l'humanité. Lorsque vous achetez, disait-il, un mètre d'étoffe, on vous doit la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre. Si on se sert d'un mètre ordinaire on vous lèse donc de 0 m. 0002, c'est-à-dire de 2 mètres par 10,000 mètres. Imaginez tout ce qui s'est vendu en mètres depuis la Révolution, de la soie au tarif des chemins de fer. Ajoutez les faux poids. Car un kilogramme c'est un dixième de mètre cube d'eau pure, si bien que quand vous achetez un kilo de cerises on vous vole légalement de 0 m. 000,000,000,000 d'eau pure, etc. Mon maniaque estimait que le vol ainsi subi par l'humanité entière se montait à 3,805,693,000,000,000 de francs d'avant-guerre.

LA GROSSE BERTHA UN AVEU ALLEMAND

Le "New-York Herald," de Paris, commente un aveu allemand: les Allemands comptaient sur la grosse Bertha moins pour détruire les murailles que pour pulvériser le moral de Paris. "Ces obus, chargés de "kultur," devaient réduire en dix salves la conscience et la confiance françaises. Ils en jugeaient d'après eux et reconnaissent maintenant que s'il était tombé un "gros noir" sur l'Alexandreplatz, puis un autre sur le Jardin zoologique, puis un autre encore sur la Schlesisch station, le cœur allemand aurait lâché, l'effet matériel a été grand à tenir; l'effet moral. Bien mieux, la confiance parisienne avait gagné les étrangers hôtes de la ville. Un Brésilien, M. Graça Aranha, que l'on pressait de partir, s'écria: "Je ne quitte pas "mon" Paris lorsqu'il souffre." La Bertha a fait serrer les rangs. Les artilleurs allemands calculaient le trajectoire de leurs projectiles, mais les politiciens jugeaient moins bien de la trajectoire morale de leurs projets.

COMMENT ON VIT EN RUSSIE

D'APRÈS LE JOURNAL D'UNE FEMME. Oh! mes chères lectrices, que le ciel nous préserve des révolutions! Je viens de parcourir des notes prises à Pétersbourg, en 1919, par la femme du romancier Dmitri Merékowsky. (Celle dame est elle-même un poète distingué connu sous le nom de Z. Hippus.) Il est à souhaiter que ces pages tombent sous les yeux de certains "idéalistes" qui admirent encore le régime bolcheviste. Ils achèveront, peut-être, de perdre à cette lecture leurs dernières illusions et leur confiance en l'action régénératrice des violents bouleversements sociaux.

Mme Merékowsky était, au temps des tsars, une révolutionnaire. Elle appartenait à ce milieu dit "Intelligentsia" qui se laissait volontiers appeler la Conscience ou le Voix de la Russie. En 1917, elle avait salué avec enthousiasme l'aurore empourprée où elle crut—comme beaucoup d'autres—reconnaître l'aurore de la liberté. De son bel appartement situé dans une belle rue d'un quartier aristocratique, près du palais de Tauride, où siégeait la Douma, elle suivit ensuite, avec angoisse, les événements et il semble qu'aujourd'hui, la faim, le froid, la terreur n'aient plus de surprises en réserve pour elle.

Mme Merékowsky fut cependant, à certains égards, moins à plaindre que ses voisins, parce qu'un de leurs amis parvint à s'introduire dans le soviet de la maison qu'elle habitait. On sait que le gouvernement intérieur de tous les immeubles est exercé par des soviets, ou "Comités de pauvreté," composés de paysans, d'ex-chauffeurs, de domestiques, et présidés par le concierge. La mission de ces comités consiste principalement à persécuter les bourgeois (bourgeois) sous prétexte de les surveiller. Mais le concierge-président de Mme Merékowsky était un paysan mûre qui n'avait pas une confiance illimitée dans la durée du régime soviétique. Il tenait à rester en bons termes avec "les Messieurs" et il gardait quelques égards pour les protégés de son collègue, le "Monsieur." Mais Mme Merékowsky ne put se dérober à la loi qui, en 1919, ordonnait à tous les locataires de monter à tour de rôle la garde pendant trois heures, jour et nuit, devant la maison. Et devant les portes on vit alors, ici un enfant, là une jeune fille, plus loin une aieule, et parfois si âgée qu'on avait dû l'asseoir dans un fauteuil délabré.

Les perquisitions nocturnes se succédaient. La police s'était adjoint une brigade féminine. Ces harpies s'intéressaient particulièrement au contenu des armoires. On était mal noté lorsqu'elles n'étaient pas vides. Elles le furent bientôt car il fallait manger. Un livre de thé coûtait 1,200 roubles. On trouvait parfois de la farine de sarrasin à 300 roubles le demikilo; mais elle était blanchée d'une grande quantité de très petits clous qui pesaient lourd. Le beurre coûtait 3,000 roubles la livre. On se battait dans les rues autour des chevaux crevés. Il y eut plus horrible. Les soldats chinois étaient chargés de fusiller les condamnés à mort, et les cadavres des suppliciés devaient régulièrement être livrés en pâture aux animaux du jardin zoologique. Mais les Chinois dérobaient les plus jeunes corps, les vendaient et les vendaient comme viande de veau. Ce trafic se faisait au Marché au foie. Un médecin, ami de Mme Merékowsky, ayant reconnu un os que cette viande était de la chair humaine, dénonça ce commerce à la police. On lui conseilla de se tenir coi s'il ne voulait pas finir, lui assez, sur un étal, au Marché au foie.

LE MASQUE BLANC

Quand le soleil à l'Occident Disparait dans un pourpre ardent, Quand la nuit couvre le campagnard, Sur le vieux mur de mon verger, Un masque alors vient s'élever, Parmi mes châteaux en Espagne.

Un masque étrange, un masque blanc. Toujours pareil, toujours troublant. Toujours tragique et toujours pâle De la Marquise de la Nuit. Masque de Princesse, en biscuit. Émaillé de poudre d'opale.

Masque anonyme, indifférent. Ni railleur ni tendre—effarant. Hides, figé de perfidie. Masque de traîtrise et de fiel Qui semble mener dans le ciel Une sinistre comédie.

Masque pervers et grimaçant. Masque froid, lugubre, agaçant. Masque sans yeux, masque sans âme. Moribide, effroyable, spectral. Oripeau d'un vieux Carnaval. Masque de fou, masque de femme.

Il est là, dans le firmament. Sourd, aveugle... implacablement. On peut aimer, on peut maudire. On peut souffrir, on peut pleurer. —Lui, pour nous mieux exaspérer. Garde son éternel sourire.

Car il sourit toujours, toujours. Chaque nuit après chaque jour. Sur sa robe en porte la tache. Car il sourit sans voir, encore. Lorsque mon chien hurle à la mort Et, pour le bien,rompt son attache.

Car il sourit, mais en fausse. Lui qui fut l'erreur de Musset. Lui qui inspira les ballades. Lui qui fit pâmer les rêveurs. Lui qui fit germer des ferveurs. Aux replis des cerveaux malades.

Il n'est pas, tous ces insensés. Compris que le masque glacé N'est qu'une lanterne trompeuse. N'attend que souffrir brépus De la grand'porte du Néant Par l'Inextinguible Fileuse...

C'est pourquoi, dans le soir troublant. Quand j'aperçois le masque blanc Sur les nuages en montagne. Je ferme mes volets de fer Pour m'isoler de cet enfer: Parmi mes châteaux en Espagne. MAXIME GUITTON. Tous droits réservés.

La Desharmonie Sans Fil. M. L. R. Schmitt, inspecteur de radiotélégraphie de Chicago, a transmis à la presse les plaintes des milliers de personnes qui possèdent des radiophones et qui déclarent qu'il n'y a plus moyen de s'entendre, tant l'éther est surchargé de stations, interdites, numéros de concert et d'orchestre, sans compter les discours, les conférences et les nombreux messages envoyés par les amateurs.

D'après M. Schmitt, les amateurs sont requis d'accorder leurs instruments à raison d'un fond de 300 mètres, chose qu'ils ne font pas, d'où ce concert cacophonique qu'enregistrent leurs appareils. Il y a aux Etats-Unis 24,000 personnes possédant des radiophones—et tous ces amateurs remplissent de désharmonie et de discordance le ciel américain.

Faits Divers

Le vicomte Grey déclare que la politique de Lloyd George a brouillé la France et l'Angleterre, et que le rétablissement de relations cordiales avec la France est la chose la plus vitale de la politique européenne à l'heure actuelle. "Aussi longtemps que cette restauration n'aura pas eu lieu, ajouta-t-il, aucune conférence pour reconstruire l'Europe ne possiblera." Le vicomte Grey est un véritable homme de grande expérience et d'une perspicacité. Son opinion aura sûrement de l'écho.

Hambourg.—Les maisons d'importation de café cherchent à obliger les exportateurs brésiliens à cesser d'utiliser les lignes de navigation françaises et belges pour l'expédition de leurs cafés, sous prétexte de délais dans le transit qui occasionnerait aux Allemands des pertes sérieuses. Les Allemands recommandent aux exportateurs l'emploi de navires allemands plus rapides.

M. Poincaré est d'avis que la France a toujours été sacrifiée dans les conférences internationales et les conseils interalliés. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait décidé d'utiliser les canaux diplomatiques ordinaires pour traiter avec les puissances étrangères.

Paris.—Le Sénat a ratifié la nomination de M. Deschanel, ancien président, à la commission des affaires étrangères. Il succède à M. Poincaré.

Paris.—Le dernier caprice de la mode féminine est de porter la photographie d'un ami imprimée sur son bas de soie. Pour cela les bas de soie doivent être de couleur claire; la photo est imprimée sur le bas, au-dessous du genou. On se demande qui regarde ces photographies, peut-être bien le blanchisseur, car bien des dames se plaignent que les photographies s'effacent au lavage.

En plus de cela, il est du dernier chic de porter de grands anneaux en guise de boucles d'oreille, maintenus par des fils de soie. Une actrice bien connue, portait l'autre soir, des anneaux aussi grands que des bracelets, qu'elle se passe aux bras quand elle ne les met pas à ses oreilles.

L'abonné est la force d'un journal. Ami lecteur, abonnez-vous! DECOURAGÉ ET MISERABLE. Une dame de la Virginie si faible qu'elle ne pouvait quère se remuer —Elle dit que Cardui la soulagea immédiatement.

Ringgold, Va.—Mme D. T. Barker, d'une famille bien connue du comté de Pittsylvania, demeurant sur la Route No. 2, ici, dit qu'en arrivant au moment critique de la vie elle se trouvait "dans une bien sérieuse condition."

"J'étais faible à me pas pouvoir me remuer," dit Mme Barker. "Je ne pouvais pas dormir. J'étais découragée. Je n'avais pas d'appétit. J'étais assailli de médecins, et devenais de plus en plus faible et découragée. Je me levais pour essayer à me trainer un peu, mais j'étais vite forcée à reprendre mon lit. Mon mari m'acheta du Cardui. Après la première bouteille je crus m'apercevoir d'un changement pour le mieux et quand je pris la seconde le bouteille, j'en étais convaincue. Je continuai, devant chaque jour plus forte et devenant chaque jour plus et plus forte. Les conférences et les nombreux messages envoyés par les amateurs."

Des milliers de femmes ont souffert comme Mme Barker. Jusqu'à ce qu'elles soient soulagées par l'usage du Cardui. Puisque tant de femmes ont été soulagées par ce remède, vous ne devriez pas hésiter à vous servir de Cardui, si vous souffrez de maux féminins. Prenez Cardui, le tonique des femmes.

Pour une autre semaine Le grand succès cinématographique Orphans of the Storm (Les deux orphelines) Production de David Wark Griffiths sera jouée au Theatre Shubert St. Charles Orchestre symphonique de 30 Matinées tous les jours après dimanche à 2 h 15 de l'après-midi. Prix des places: Matinée: 25c à \$1.00; Soirée: 50c à \$1.50.

Typewriter Rebuilt Co. Machines à écrire et fournitures. Réparations, achat, vente et échange. L. Dubuc, directeur. Téléphone Hemlock 2886. 628 rue Royale, Nouvelle-Orléans, La.

RESTAURANT CUISINE FRANÇAISE. ED P. PITRE, Propriétaire. Repas réguliers, Spécialité du Café à la Crème, Chambres meublées. Bains chauds et froids. 617 Rue de Chartres, En face Jefferson, Nouvelle-Orléans, La.

W. Frank LeCourt Avocat. 413 Godchaux Bldg. Telephone M. 1721

A VENDRE. Une femme de chambre, blanche, digne de confiance, dans une excellente famille, gages splendides. Téléphone à Upton 247, ou s'adresser au numéro 5531 avenue St. Charles.

A VENDRE. Par l'Empire Rice Mill Company, Ltd., de la Nouvelle-Orléans, Lnc., ce la GRAINE DE RIZ DIGNE DE CONFIANCE.